

monde; c'est un nouveau-venu dans notre politique. Du reste il n'a pas besoin de bien des talents puisqu'il a des millions. Il paraît, après tout, qu'il jette l'argent par les fenêtres. Ce doit être un bon diable, que diable!

*Bonsens.*—Docteur, vous venez de dire en deux mots une profonde vérité.

*Boudin.*—Ça vous surprend, mon vieil ami? Eh je n'en fais jamais d'autre. De quoi voulez-vous parler?

*Bonsens.*—De votre bon diable! Ce que les anglais appellent *a devilish good fellow*. C'est-à-dire un bon compagnon, à la façon du diable; c'est-à-dire encore un être qui vous fait du bien, pour vous, tenter, pour vous entraîner au mal. Or tout diable doit être en apparence, bon; sans cela il n'attrapperait personne. Ceci me rappelle que j'ai reçu, voilà, bientôt deux ans, d'un ancien ami de la ville une lettre que j'ai là dans un tiroir et que j'y avais oubliée; mais à laquelle les événements qui viennent d'émouvoir le pays et les deux mots que vient de prononcer le docteur Boudin donnent une signification particulière. La voici :

“ Mon cher Bonsens. Tu me demandes de t'écrire, souvent, pour te rappeler au moins, de temps à autre que nous sommes encore tous, deux, de ce monde. Certes, il n'est pas de plus grand plaisir pour moi que de pouvoir échanger encore quelques idées avec un ami qui me comprend; car, il faut nous l'avouer malgré nous, il ne reste que bien peu d'hommes de notre temps qui puissent partager nos idées. Ceux d'aujourd'hui sont du milieu du siècle; nous sommes du commencement. Un grand nombre de générations semblent nous séparer. La vapeur et l'électricité qui ont raccourci l'espace centuplent la durée du tems; en un an aujourd'hui l'on en passe cinquante de jadis. C'est ce qui explique, je pense, pourquoi l'on rencontre tant de jeunes vieillards et pourquoi quand nous parlons, ils sourient et apitoient nos illusions de jeunesse. La sagesse semblent être leur partage; les rides aussi.

“ Mais, mon vieux camarade, ce n'est sans doute pas pour entendre des réflexions comme celles-là que tu désires avoir quelques mots de moi.

“ Pourtant quelles nouvelles te donnerais-je. Les gazettes que tu reçois te disent tout ce qui se passe et même davantage. Tu sais régulièrement que

“ des malfaiteurs ont battu et volé un citoyen attardé; qu'un chat mort git dans une gouttière; qu'il ventait hier et qu'il pleut aujourd'hui; que tel ministre est descendu à Québec en bateau à vapeur; que tel autre monte à Ottawa par le chemin de fer. Et puis des commémorations sans fin sur les choses importantes qui doivent occasionner ces mystérieux déplacements.

“ Peut-être le premier n'a fait son voyage que pour aller manger du fromage raffiné que la poste ni l'express ne veulent emporter, et pour cause; l'autre a appris par télégraphe en signes cachés que son bébé fait sa première grosse dent et crie; le petit chéri, comme celui d'un simple porteur d'eau.

“ Bateaux à vapeur et locomotives, soufflent, chauffent et fument à pleines cheminées pour hâter autant que possible la course des hommes d'état sur la physionomie desquels la foule vulgaire cherche à déchiffrer le secret de leur pensée.

“ A propos de bateaux et de chemins de fer je te dirai ce que m'a raconté un indvidu de ma connaissance, une de ces gazettes ambulantes qui colportent toutes les nouvelles, surtout quand elles sont plus ou moins épicées de scandale; un de ces fureteurs qui savent tout, découvrent tout, révèlent tout, sans qu'on sache jamais où ils prennent ce qu'ils rapportent. Comme l'incident qu'il me communiqua peut avoir des suites et, s'il est vrai, exercer une influence grave sur nos affaires publiques je t'en fais part n'ayant pas autre chose à te dire et pensant que cela te distraira dans ta solitude.

“ Vous avez sans doute connu, me disait-il, car c'est de votre temps, l'ancienne maison MacTavish qui seule occupait jadis le penchant de la montagne et dont la silhouette blanche se dessinait sur le feuillage vert et touffu des arbres qui occupaient l'arrière plan. On voit encore la colonne funéraire élevée non loin de là sur la tombe d'un de ses derniers occupants. La maison qui, pour ce temps était un véritable château, fut longtemps inhabitée et les bonnes femmes des faubourgs voisins assuraient qu'elle était hantée par les esprits et que, la nuit, des bandes de sorciers y ourdissaient leurs maléfices. Maison, esprits et sorciers ont disparu; mais, près de là, sur une éminence un peu plus élevée, un sorcier